

L'affaire Yann Moix, ou l'irrationalité médiatique et culturelle française

Voilà maintenant plus d'un mois, le milieu littéraire et intellectuel français a été secoué par une petite « bombe » médiatique. En pleine promotion de son dernier livre Orléans (Grasset), l'auteur français Yann Moix, prix Goncourt du Premier roman 1996 et prix Renaudot 2013, a vu son passé ressurgir de manière brutale. Habitué à la polémique, que ce soit avec son rapport aux femmes de plus de cinquante ans en janvier dernier, ou même les sévices familiaux qu'il dit avoir endurés dans son enfance (faits niés par les parents et le frère cadet) dans son ouvrage susmentionné, Moix s'est vu reproché des écrits et dessins antisémites publiés dans le magazine négationniste Ushoahia. Ces textes d'une rare violence agrémentés de caricatures d'un goût au-delà du douteux (visibles sur internet...) ont tout d'abord été niés par l'intéressé, qui a fini par les reconnaître, dans but louable (?) de faire amende honorable en espérant que *l'affaire* (le mot est fréquemment employé à tort et à travers) se tasse. Et celle-ci, en effet, a fini par se tasser.

Alors, pourquoi la ressortir ? Après tout, à la différence de Céline dont les pamphlets restent un sujet de débat près de quatre-vingt-dix ans après leur publication et à la différence de Zemmour qui vient d'ailleurs d'être condamné à trente mille euros d'amende pour des propos datant de 2016, Yann Moix reste toujours un nom reconnu et, malgré tout, « respecté » par le paysage éditorial et littéraire français (il n'a été concerné, pour cette polémique, que par une pétition demandant son *blackout* sur change.org signée par... vingt-sept personnes.) Bref : *l'affaire Moix* semble périmée. Elle le semble. Car ce qui apparaît comme une *erreur de jeunesse* de l'écrivain est en réalité bien révélateur de quelque chose de plus profond, d'un malaise dans la culture française actuelle.

Pour comprendre le fond de cette affaire, nous nous aiderons de trois tribunes publiées au début du mois dans notre quotidien de référence, *Le Monde*. Les deux premières, publiées le 1^{er} septembre 2019, lendemain des plates excuses de Moix dans *On n'est pas couché*, sont signées Élisabeth Roudinesco et Marc Weitzmann, et la troisième Valérie Igounet (4 septembre), tous trois spécialistes qualifiés pour cette question.

Sans dire rigoureusement la même chose, nos trois tribunes se complètent. Les deux premières rappellent d'abord le contexte de l'affaire, plus ou moins précisément, mais tous s'accordent à dire que c'est avec Orléans que les révélations sont sorties. *En quatre jours, par le biais de faits nauséabonds, et sous l'effet de serre d'un milieu médiatique et littéraire surconfiné*, écrit M. Weitzmann (journaliste et écrivain, animateur de l'émission *Signes des Temps* sur France Inter), en quatre jours ce qui était une bourrasque *s'est [mué] en l'un de ces ouragans que seule la vie culturelle de ce pays est capable de produire avec cette intensité, qui laissent chaque fois tout le monde incrédule, pantois, écœuré*. Un ouragan, c'est le mot. Tout donc est parti de ce roman, sorti il y a tout juste un mois. Mme Roudinesco, historienne de la psychanalyse (auteure d'une biographie de Sigmund Freud, au Seuil) et directrice de recherche à Paris VII, résume le propos et le style de cet ouvrage que l'on sent tout à fait dispensable pour elle. Des touches de Sade, *quelques emprunts à Auschwitz, un laborieux vocabulaire psychanalytique, des métaphores usées*, vues et revues, et des passages qui semblent vraiment rocambolesques (Yann Moix aurait été forcé par son père José Moix à manger les étrons qu'il cachait au fond du jardin, par exemple – et là n'est pas le pire), s'acheminant vers une métaphore générale transformant le domicile familial en un camp de concentration où lui, Yann, serait l'opprimé et son père, surnommé *Kommandantur*, accompagné de sa *collabo* de mère, deux tortionnaires impitoyables. Ce qui est inquiétant, aussi bien que révélateur, dans ce parallèle malsain, ce n'est pas tant les accusations que

l'écrivain fait quant à sa famille (qu'Alexandre Moix a encore déniées, pas plus tard que ce 19 septembre sur le plateau de l'émission *Quotidien*), mais bien l'obsession que Yann Moix a pour *le couple infernal des juifs et des nazis* qui l'habite jusqu'à la mythomanie, toujours selon Mme Roudinesco.

Car si l'on peut tirer quelque chose de ce *montage littéraire*, c'est bien que Moix a un passé qui ne passe pas. Nul besoin de l'agrémenter de père coprophile pour cela. En essayant de déroger à son passé, l'écrivain a tenté (et réussi) de faire passer ces révélations pour un complot *de ses anciens amis, alliés à son frère qui auraient, dit-il, profité de la sortie de son livre pour divulguer le secret de son passé antisémite*. Et il transforme ce complot en un complot *de l'extrême-droite*. C'est le tour de force de Moix. Mais, face à un *tribunal de célébrités* sur le plateau de Laurent Ruquier, il se pose, *visage sombre et mélancolique, en enfant victime*. En effet, Yann Moix n'a eu de cesse de parler de *bandes-dessinées*, citées pas moins de dix-neuf fois au cours de sa séance d'excuses... Alors que, d'après une opération de *fact-checking* de *L'Express*, ces BD ne représentent que cinq pages sur les cent pages totales des trois numéros du magazine, ce qui n'est rien. Par l'emploi même du mot « bande-dessinée », Moix s'infantilise, et ainsi essaie de se disculper, puisqu'un enfant n'est jamais vraiment coupable.

Un spectacle, donc, où l'on a vu Moix *déchiré entre sincérité et désir d'effet rhétorique* parachevant *ce processus avec une perversité inédite*, selon Weitzmann. Et tout est pardonné, même par Bernard-Henri Lévy, qui *va jusqu'à s'octroyer le droit de pardonner « au nom des morts et des vivants »*, nous dit M. Weitzmann. De quel droit, s'insurge ce dernier, et à quel prix ? D'autant plus que ledit BHL a été qualifié au milieu des immondes pages d'*Ushoah* de « *youpin dont le crâne n'a hélas pas été rasé par les amis d'Adolf* », nous rappelle Mme Igounet. Et voilà donc que Moix, loin d'être lâché par ses soutiens, comme jadis Zemmour ou Dieudonné, *voit du double fond de cet enfer [surgir] des alliés* dont certains le comparent même, au nom d'une bête *erreur de jeunesse*, au grand résistant Daniel Cordier, Camelot du Roi avant d'entrer, dès juin 1940, dans les premières Forces Françaises Libres au côté du Général de Gaulle. On croit rêver.

Bien sûr, oui, en 2007, continue le chroniqueur de France Inter que l'on sent plus ou moins consterné dans les lignes, par lui écrites, qui viennent d'être citées, Yann Moix a commencé à suivre le chemin du *philosémitisme*, se lançant dans *l'étude de l'hébreu*, mais également, ajoute Mme Roudinesco, en lisant le Talmud et en s'affichant comme ami des juifs, et même comme issu d'une famille de *marranes* (juifs convertis au christianisme mais restés fidèles secrètement à leur religion). Mais l'historienne reste sceptique. Après tout, on connaît la plaisanterie « *je ne suis pas antisémite, j'ai un ami juif* », dit-elle. Un scepticisme également partagé par Marc Weitzmann qui se demande si ce chemin de pénitence ne s'est pas doublé chez Moix *de la croyance folle selon laquelle il faut « toujours suivre les Juifs, ce sont des guides, ils sont aux commandes partout »*, une citation de Céline issue d'une lettre de ce dernier à son ami Joseph Garcin en 1930.

Il est donc tout à fait discutable de croire à une véritable volonté de Moix de se faire pardonner. Pierre-André Taguieff, interrogé sur la question dans une interview donnée au journal *Marianne*, estimait que la judéophobie et la judéophilie sont deux faces d'une même pièce, et que l'écrivain serait dans la longue lignée des judéophiles *opportunistes* (M. Taguieff réfute l'appellation antisémite ou philosémite qui renverrait à l'existence d'une race sémite, ce qui n'a, bien entendu, aucun sens). Entre ceux qui soutiennent Israël sans abandonner leur antisémitisme (Lucien Rebatet, Xavier Vallat...), ceux qui usent de la protection de leurs amis ou soutiens juifs alors même qu'ils sont habités par un profond désamour envers eux (Céline

préparant son procès en comptant sur Milton Hindus ou Maurice Lemaître, ou bien sûr Yann Moix pris sous son aile par BHL à partir des années 1990...), les judéophiles *opportunistes* sont variés et nombreux. Ainsi, alors même que les *opportunistes* se présentent comme amis des Juifs, il y a en eux un *antisémitisme dissimulé* qui [surestime] la puissance des Juifs, qu'ils considèrent comme puissants et qui estiment qu'il y va de leur intérêt de se rapprocher d'eux. Aussi, la thèse de la puissance juive est un postulat partagé par les judéophiles opportunistes – qu'il faut soigneusement distinguer des judéophiles sincères – et les judéophobes convaincus.

Une sorte de schizophrénie donc, que l'on retrouve bien chez Yann Moix. Car, comme nous le rappellent les tribunes, tout en écrivant (scribouillant) que « chacun sait (...) que les camps de concentration n'ont jamais existé », ainsi que des propos ubuesques comme celui-ci : « Quel est (...) le stratagème ignominieux, puisque l'on ne retrouve pas le corps des morts ? Élémentaire : on compte les pyjamas qui ne sont pas portés par les prisonniers retrouvés vivants ! Comment des gouvernements ont-ils pu se laisser berner par un mensonge aussi éhonté ? », Moix entrait dans des cercles très privés d'amitiés littéraires, où il côtoyait, notamment, Bernard-Henri Lévy. Notons de surcroît, avant même de traiter des troubles amitiés du Renaudot 2013, que Moix, sur *On n'est pas couché*, dans sa séance d'excuses demandait « pardon à la communauté juive », à « tous ceux qui respirent comme des êtres humains », et « pardon à Bernard-Henri Lévy ». Rappelant sa « défense inconditionnelle de l'État d'Israël » et « ses combats pour la tolérance », il adopte un vocabulaire que l'on n'aurait pas hésité à employer si l'on avait voulu convaincre le public du pouvoir « des juifs » sur les médias – et de leur collusion avec Israël, remarque M. Weitzmann. Ce dernier observe également que ces humiliations publiques à la télévision sont vues, par une bonne partie de la presse et de l'extrême gauche, comme un privilège – le signe que Moix serait protégé. Par qui ? Par ceux qui contrôlent tout, bien sûr.

Mais venons-en maintenant à ce qui a conduit Yann Moix au négationnisme et à nouer des relations loin d'être toutes acceptables. Cette histoire est celle d'un jeune homme de province, auteur de dessins obscènes sur Auschwitz, et dans le déni total de son antisémitisme – un jeune homme dont l'arrivisme et le goût taré pour la violence et l'abjection rencontrent, après son arrivée à Paris, un certain air du temps, résume Marc Weitzmann. Cet air du temps est celui des années 1990-2000, le temps où le négationnisme revient sur le devant de la scène, avec, cette fois-ci, le frisson de la transgression avec la loi Gayssot votée en 1990. Le négationnisme, apparu dès 1948, est devenu, petit à petit, d'après Valérie Igounet, directrice adjointe du site *Conspiracy Watch*, l'Observatoire du conspirationnisme, l'élément central du nouvel antisémitisme d'après-guerre. Celui-ci connaît un véritable essor à partir de 1978, date à laquelle Robert Faurisson publie dans *Le Monde*, Le Problème des chambres à gaz, ou la rumeur d'Auschwitz, une tribune sensée « démystifier » et « dire la vérité » sur ce qui s'est réellement passé dans le camp d'extermination polonais. Lui-même porté par l'interview de Darquier de Pellepoix, qui, plus tôt dans la même année 1978, déclarait dans *L'Express* qu'on n'avait gazé que des poux à Auschwitz, Faurisson lance le mouvement négationniste qui se propage à une vitesse telle que le gouvernement de Michel Rocard fait adopter un arsenal d'articles juridiques visant à empêcher le développement de cette haine : la loi Gayssot. Ainsi, quand Yann Moix publie dans *Ushoahia*, le négationnisme est déjà clairement identifié et combattu, constate Mme Igounet. Selon elle, les publications de cette revue s'inscrivent dans le courant du *post-révisionnisme*, un mouvement dont la sémantique baigne dans l'antisémitisme, le négationnisme et le complotisme, avec les caractéristiques et stéréotypes classiques de la haine judéophobe. Né sous l'impulsion du maniaque antisémite Alain Guionnet, le post-révisionnisme se distingue, après l'avoir

partiellement imité, du discours de Faurisson, qui *reposerait sur une démarche scientifique* sans revendication politique. En effet, Guionnet définit son mouvement comme *néo-fasciste* dans le documentaire *La Haine antisémite* de Serge Moati en 1991, et apparaît donc comme le porte-parole d'une nouvelle génération de négationnistes... à laquelle Moix appartient bien. Le propos post-révisionniste est complètement désinhibé, établit Valérie Igounet. Lorsque Guionnet fonde *Révision*, un magazine ouvertement antijuif, il entame, par épisodes, la publication du Protocole des Sages de Sion, texte célèbre dans l'histoire des publications judéophobes, et écrit, dans un texte cité par la spécialiste du conspirationnisme : « *Il n'y a pas eu de génocide des juifs et il y a bien eu arnaque, voilà tout. (...) Maintenant on connaît la chanson : "Holocauste toujours, tu m'intéresses... Plus tu pleures, plus je crains... Plus tu palpes, plus je craque"* »... Des textes marginaux à l'époque, du même acabit que ceux de Moix que l'on lui reproche aujourd'hui.

Voilà pour les textes et les dessins. On aurait pu, il est vrai, parler de prescription et admettre l'erreur de jeunesse du provincial perdu dans Paris et ses milieux divers. Mais voilà, la découverte de ces documents s'est accompagnée de la révélation, au grand jour, de ce que certains savaient ou suspectaient depuis un moment sans arriver à se faire entendre : Moix n'a jamais cessé d'avoir des contacts avec le milieu négationniste français. Ce dont parlent nos trois articles également. Mme Roudinesco, par exemple, s'attarde sur le livre *bien étrange* de Paul-Éric Blanrue, négationniste notoire, Le Monde contre soi. Anthologie des propos contre les juifs, le judaïsme et le sionisme (Blanche). Sorti en 2007, *cet ouvrage l'auteur prétend démasquer les véritables antisémites, dont l'histoire dite « officielle » aurait masqué les noms : les juifs eux-mêmes et leurs alliés* : la thèse récurrente de ceux qui n'admettent pas leur antisémitisme, analysée dans l'interview de Pierre-André Taguieff déjà évoquée. Ainsi, à côté des noms d'Hitler et de Goebbels, sans jamais évoquer l'extermination en tant que telle (pas même, et l'on se demande si la chose est seulement possible, à l'entrée *Wannsee*, selon l'historienne), on trouve ceux de *Moïse, Isaïe, Spinoza, Lévi-Strauss, Clemenceau, Freud, Einstein, Stefan Zweig, Zola, Proust, Pierre Assouline* – les *vrais antisémites* de Blanrue. Le rapport avec notre controverse est bien simple : cette anthologie, Yann Moix l'a préfacée. Et cette préface, selon Elisabeth Roudinesco, n'est rien de moins qu'une *apologie complotiste de l'antisémitisme à la façon d'Édouard Drumont* (auteur de La France Juive, pamphlet antisémite de plus de mille pages paru en 1886). Moix, donc dans sa préface, se présente comme ami du judaïsme, se dit *ravi que son écrivain préféré – Charles Péguy – ne figure pas dans la liste maudite*, nous dit l'auteure de la tribune. A-t-il regretté cette préface ? A-t-il seulement lu ce brûlot ? *Nul ne le sait*, et, même si Moix l'a faite retirer à la réimpression de l'ouvrage, Blanrue affirme qu'il est toujours en relation avec l'auteur d'Orléans, ce que ce dernier nie formellement.

Oui, Moix nie. Il semble, en réalité, nier tout ce qu'il peut. Ou, du moins, renier. En 2010, lors de l'incarcération de Vincent Reynouard, condamné en 2007 à un an de prison par le tribunal correctionnel de Saverne (68) ainsi qu'à verser dix mille euros d'amende pour avoir distribué des tracts négationnistes dans des musées et lieux publics d'Alsace, après laquelle il fuit vers la Belgique où il est à nouveau condamné pour le même genre de fait, une pétition intitulée « *Pétition pour l'abrogation de la loi Gayssot et la libération de Vincent Reynouard* » est lancée par... Paul-Éric Blanrue. À cette pétition, de nombreux négationnistes apposent leurs signatures, dont Faurisson. Moix aussi en est, mais il *retire rapidement sa signature, invoquant qu'il ignorait que le nom de Faurisson apparaîtrait dans la liste des signataires*, indique Mme Igounet, pour qui *signer un texte sur lequel figure le nom Reynouard n'est pas anodin*. Ce personnage, dont elle retrace le parcours en quelques lignes se résume dans la docte déclaration qu'il fit au banquet des soixante ans de *Rivarol*, revue

d'extrême-droite, dont il est alors l'invité d'honneur et que la spécialiste cite : « *Vous me traitez de néonazi. Et moi, je vous dis : "pourquoi néo ?" Point final. C'est tout. Y'a rien d'autre à dire.* »

Pour Weitzmann, cet intérêt pour les personnalités nauséabondes, cette envie de s'attacher au pire reflète tant un certain *masochisme* qu'un *désir mimétique*. Désir d'imiter ce que l'animateur radio qualifie de *petit monde, exclusivement masculin, de trentenaires arrivistes, à demi cultivés, se voulant subversifs et chics*. Un petit monde qui se croise entre deux soirées ou cocktails, où *Moix-Rastignac*, tout juste arrivé à Paris, est introduit par Marc-Édouard Nabe (écrivain notoirement antisémite) et où il croise, *éberlué, une bonne partie du Paris des lettres et des médias* : Alain Soral chez Jean-Édern Hallier, ou bien sûr Blanrue rencontré lors d'une fête de la revue *Bordel*, créée par Frédéric Beigbeder. Blanrue, dont le nom revient dans les trois articles, est bien celui qui semble le plus avoir assis son emprise sur Yann Moix : selon Marc Weitzmann, *il était l'ami à la truculence tyrannique, à l'obscénité cordialement menaçante*.

Le paradoxe actuel pour Moix est qu'il est maintenant pris *sans qu'il s'en doute dans une tenaille infernale* selon Weitzmann. Il doit désormais *reproduire avec son sauveur [BHL] les relations de sujétion qu'il entretenait avec ses anciens amis*. Une situation insalubre s'il en est, dont il doit sortir *s'il veut se sauver comme écrivain*, conclut l'auteur de la tribune.

Alors, que faire ? Après tout, l'émission de Paris Première *Chez Moix* a été annulée, et l'auteur a arrêté la promotion d'Orléans, dont les chiffres de vente ne sont pas bons. Mais Moix s'en remettra sans doute et sera certainement vite réhabilité. Si, pour Valérie Igounet, *il arrive que des hommes ayant participé à cette histoire du négationnisme reviennent sur leur engagement en faisant preuve d'une autocritique plus ou moins convaincante*, on a vu que l'intéressé avait du mal à se défaire de ses relations et de ses opinions. Bien sûr, comme le dit Weitzmann, Moix est, par les médias, *confronté à son propre enfer*. Et pour l'auteur d'Un temps pour haïr (Grasset), la meilleure façon d'en sortir est de laisser Moix *s'y battre seul, à considérer que la façon dont il s'en sortira – meilleur homme ? meilleur écrivain ? pas du tout ? — ne regarde que lui*.

Cela est vrai, mais il n'empêche que cette affaire, que M. Weitzmann définit comme *passionnante pour qui s'intéresse au fond rance de ce pays*, a été révélatrice de certaines failles au sein du paysage médiatique français. Ce que note, d'ailleurs, Mme Roudinesco qui déplore que les acteurs du champ politico-culturel soient *transformés en personnages de cirque sous la houlette de présentateurs fascinés par le sexe, les antisémites, les récits de soi et les complots*. Après tout, cette *affaire Yann Moix* est bien le fruit d'un relais d'informations par des médias avides de scandales et de révélations. Pour autant, lorsque le passé d'un auteur médiatisé comme Moix ressurgit et que ce passé est loin d'être sain, il est normal de le révéler, toujours dans la quête d'une certaine vérité, tout en laissant ensuite le principal concerné se dépêtrer avec ses erreurs, comme le proposent Weitzmann et Roudinesco.

Trouver le juste milieu donc, entre ouragan médiatique et silence sur les faits, dans un monde qui peine à se réinventer et qui est chaque année un peu plus déserté par ses spectateurs.

Louis RUBELLIN (TL1), le 24 septembre 2019